

catéchèse sur sainte Marie (Skobtsov) présentée par Tatiana Victoroff le 22 janvier



Je voudrais vous parler de mère Marie, notre nouvelle sainte. Je dis “notre” parce qu’elle est très proche de nous : elle a vécu et travaillé tout près d’ici, dans des conditions proches des nôtres. Elle est vraiment membre de notre Église locale, ici. Elle a accompagné sa fondation, on pourrait dire qu’elle est, avec beaucoup d’autres, l’une des fondatrices de cette Église. Sa vie et

son œuvre sont très riches et s’inscrivent de façon très forte dans son époque, pleine de bouleversements historiques : elle a vécu la révolution et deux guerres mondiales, et elle les a vécues de façon active : pendant la révolution, elle était membre du parti socialiste-révolutionnaire, qui était opposé aux bolcheviks, et elle a préparé des attentats contre Lénine et Trotski. Ensuite, pendant la guerre civile, elle a été maire de sa ville natale, Anapa, et a risqué sa vie à plusieurs reprises. Mais cette époque est marquée aussi par des bouleversements culturels, et la future mère Marie a participé à la révolution esthétique dans les cercles littéraires des symbolistes russes, connue sous le nom “d’âge d’argent” de la poésie russe. Ensuite, dans l’émigration, elle a participé au formidable renouveau spirituel et théologique en participant aux cercles philosophiques et théologiques organisés par Berdiaev, ou encore le père Serge Boulgakov – son père spirituel. Ces cercles se réunissaient souvent rue de Lourmel, dans le foyer qu’elle avait organisé pour accueillir les émigrants russes sans le sou. Ainsi, ce foyer n’était pas seulement un endroit où on pouvait trouver un toit et du pain, mais aussi un centre de réflexion et de discussions passionnantes sur les questions éternelles et actuelles de la pensée russe – dans ses aspects culturels, philosophiques, théologiques.

Dans l’ensemble, je pense que la vie de mère Marie et l’histoire de sa vocation monastique sont plus ou moins connues – je rappellerai juste, au passage, quelques faits parmi les plus marquants. Mais je voudrais me concentrer surtout sur sa pensée théologique et son incarnation artistique pour parler de la spiritualité de mère Marie, que le métropolite Antoine de Sourozh appelait – bien avant la canonisation – “une sainte de notre temps”. Beaucoup, à Moscou, à Paris, à Londres, la vénéraient comme sainte bien avant la canonisation, et justement comme une sainte qui a une très grande proximité avec nos propres interrogations, notre propre recherche.

I. Eschatologie de mère Marie

Donc tout d’abord, un premier mot-clé pour caractériser la pensée théologique de mère Marie, c’est l’eschatologie : elle parle du “visage de feu du christianisme”, un christianisme des temps derniers, renouvelé, d’une Église libérée des complications mondaines. Mère Marie suit ici toute la tradition culturelle et philosophique de la pensée russe qui, comme elle l’écrit, « a depuis toujours été eschatologique... et a réfléchi sur les destinées ultimes de l’homme et du monde »¹. Pour remarquer cette dimension eschatologique de sa pensée il suffit de jeter un coup d’œil sur les titres de ses articles – par exemple dans ce recueil, traduit en français par Hélène Arjakovski-Klépinine, *Le Sacrement du Frère* : « La guerre comme révélation », « Naissance et mort », « Sous le signe de la perte » – ou de se souvenir de quelques images de son dernier mystère, *Les Sept Coupes*, que l’ACER a joué, il n’y a pas très longtemps. A travers tous ses écrits elle parle de la ruine et de la transfiguration du monde. Elle a vu la perte de la Russie ancienne, et, pour elle, l’Europe ancienne est en train de se

perdre de la même façon. Mais, en même temps, le christianisme se libère et se transfigure. L’humanité se retrouve face à un choix : soit s’enfermer dans “l’ancien”, dans ce qui est habituel, connu, soit « donner sa vie pour ses amis pour suivre le Christ vers le Golgotha qui nous est destiné »². Il est étonnant de voir à quel point cette idée se retrouve à travers les événements de sa propre vie. Dès le début, elle a comme senti l’issue, et le sommet, de son chemin de croix personnel, de son sacrifice volontaire. Dans un de ses poèmes de jeunesse, alors qu’elle mène encore une existence paisible au bord de la mer Noire, au milieu des vignes de son père, grand propriétaire terrien, elle écrit : « ma fin est une fin de feu ». Ce pressentiment de sa propre fin s’accompagne de la conscience de l’approche de la catastrophe – d’abord la catastrophe russe, ensuite la catastrophe mondiale. Bien sûr, elle s’inscrit ici dans toute la tonalité de la pensée russe du début du XX^e siècle qui est fortement eschatologique. On peut se souvenir par exemple de Blok, qui était un grand ami de la jeune Élisabeth, la future mère Marie, et dont la poésie est pleine d’images catastrophiques de la fin du monde, d’un monde qui est devenu “effrayant” (c’est le titre d’un de ses recueils). Mère Marie voit dans ce poète l’incarnation de la Russie, et de sa perte prochaine ; et elle voit sa poésie comme l’annonce prophétique de cette perte. Mais, à la différence du pessimisme total de Blok, elle voit, dans la catastrophe, le signe du temps nouveau qui vient bouleverser et transfigurer le monde ancien. Ce pressentiment eschatologique trouve une nouvelle confirmation dans l’émigration, où il est partagé par toute une génération de philosophes, de poètes, de russes de toutes professions et toutes conditions. Même si leur lieu d’exil est l’Europe, il est souvent comparé, par ces émigrés, à un désert, un monde étranger, où ils se trouvent sans moyens et sans avenir.

Son expérience de l’exil, de la guerre, de la révolution, son souci non seulement pour ses proches, mais aussi pour chaque émigré qu’elle rencontrait, a donné une impulsion particulière à sa vision eschatologique. On l’entend par exemple à travers sa poésie, qui est, parmi ses nombreux écrits, le témoignage peut être le plus intime et touchant de son expérience intérieure. L’exil est pour mère Marie, comme pour tous les émigrants, une petite mort. La vie dans l’émigration est pour eux une existence de fantômes en quelque sorte. Mais pour mère Marie plus particulièrement, il semble que la mort l’accompagne tout au long de sa vie. Sa mère raconte qu’elle a failli mourir à sa naissance. Plus tard, elle a failli être arrêtée et fusillée par les bolcheviks. Ensuite, quand elle était maire d’Anapa, elle a été jugée par les blancs, et là encore elle risquait d’être fusillée. Mais la mort semblait la garder pour son dernier sacrifice, volontaire, dans le camp de concentration. La vie de l’émigré est une vie un peu fantomatique, une vie réduite, une petite mort comme je disais, et elle lui donne un nouveau regard sur les choses. Bien sûr, mère Marie n’est pas la seule à discerner cela – elle condense, et exprime de façon forte toute l’expérience de l’émigration russe ; elle lui donne une forme dense (dans sa pièce *les Sept Coupes*, par exemple). Le pressentiment de l’Apocalypse est assez général dans l’émigration, et mère Marie écrit dans son article « Sous le signe de la perte » : « quiconque n’est pas aveugle voit que notre époque se perd, quiconque n’est pas sourd entend l’écho du tremblement de terre qui approche ». Et quand arrive la Seconde guerre mondiale, ce n’est plus de pressentiment qu’il s’agit, mais c’est l’Apocalypse en train de se réaliser sur terre. Mère Marie souligne le caractère particulier, apocalyptique de la Seconde guerre mondiale, la mort de l’Europe : « dans le monde européen confortablement ordonné se trouve maintenant un cercueil »³.

Et c’est cette époque sinistre, athée, qui s’est éloignée très loin de

1 Je cite son article, « Les Penseurs » (en russe), où elle analyse l’œuvre de plusieurs grands écrivains russes : Dostoïevski, Khomiakov, Soloviev ou les poètes Ivanov et Belyï.

2 *Le Sacrement du frère*, « le second commandement de l’Évangile ».

3 *Réflexions sur les destins de l’Europe et l’Asie* (en russe)

l'idéal chrétien, que mère Marie appelle "chrétienne par excellence". Elle écrit : « Je sais de tout mon être, de toute ma foi, de toute la force de mon esprit, qu'en cette minute même Dieu visite son monde »⁴. C'est ainsi que la guerre peut devenir révélation.

« Il y a, dans la guerre, quelque chose qui peut faire dresser l'oreille à certains, quelque chose qui, au milieu du fracas des canons, du crépitement des mitrailleuses, des plaintes des blessés, se fait soudain entendre : la lointaine trompette annonciatrice de l'Archange.

[...] La guerre, en vérité, c'est l'aile de la mort qui plane sur le monde. C'est aussi, par là même et pour des milliers d'hommes, la porte ouverte sur l'éternité, la remise en cause de l'ordre bourgeois, du petit confort et de la stabilité. La guerre est un appel. La guerre est ce qui nous ouvre les yeux. »⁵

Par ce paradoxe (qui est eschatologique par excellence : la fin des temps annonce le début de la vie nouvelle), mère Marie exprime sa vision de l'avenir de l'Église. L'Apocalypse permet à une Église eschatologique de naître, et c'est l'exil qui donne les meilleures conditions à cette Église, parce que, dans l'exil, elle est libre. Pour mère Marie la période synodale – avant la révolution – est une période de stagnation de l'Église, mais cette Église figée, pétrifiée appartient au passé. Elle compare la position de l'Église dans l'émigration à la celle de l'Église ancienne, encore inconnue du monde, qui n'est pas encore liée avec la "tradition", "la lettre", le ritualisme obligatoire. Elle écrit « le chrétien se trouve devant la destruction : tout brûle... Il ne reste que Dieu, l'homme, l'éternité et l'amour ».

Malgré tout ce qu'il a perdu l'émigré possède une chose qu'il n'a jamais connue dans la même mesure dans son pays natal, c'est la liberté, et cette liberté, dans ces nouvelles conditions eschatologiques, donne, d'après mère Marie, des possibilités tout à fait exceptionnelles pour construire une nouvelle Église. Mère Marie consacre à la liberté des pages passionnantes. Comment la caractérise-t-elle ? La liberté est « un don terrible » ; c'est une mission (« nous sommes appelés à la liberté »). L'émigré, qui a la possibilité de garder et de manifester cette liberté, a encore pour mission de ramener sur sa terre natale cet esprit « libre, créatif, audacieux ». Cette vocation exige le renoncement à soi-même. D'après mère Marie, la liberté "dévastatrice" exige un renoncement christique (c'est justement pour cela que c'est un "don terrible"). Son grand ami Berdiaev, un autre philosophe de la liberté, parle de la « charge et du poids de la liberté ». Cette charge est pour tous deux une exigence urgente de la vie ecclésiale : « L'Église est le règne de l'amour et de la liberté, elle est l'unité de l'amour et de la liberté ».

« [...] Nous voyons clairement que la communauté ecclésiale elle-même ne représente pas une unité véritable. Certains chérissent dans l'Église orthodoxe la vieille tradition russe, ne voyant en elle qu'un attribut du grand état russe. Nous voyons en elle autre chose, et notre route n'est pas celle de ces gens là. Notre voie n'est pas celle des violents, des sans-dieu ou des incroyants. Nous sentons bien qu'il ne nous est pas permis aujourd'hui de remplacer la foi par des succédanés de valeurs esthétiques, historiques, traditionnelles ou politiques. La foi en Christ, par elle-même, consume de son feu toutes les idoles en nos âmes, et nous appelle à tenir fermes dans la liberté de l'esprit et l'amour sincère.

Très souvent se déroule dans l'Église une autre lutte cachée, qui parfois, mais toujours de façon très vive, apparaît à la surface. C'est la lutte entre les deux fils du Père, entre le fils prodigue qui était parti et qui est revenu, et le fils fidèle qui est toujours resté dans la maison de son père. Le fils fidèle n'aime pas son frère prodigue, il rappelle au père sa fidélité indéfectible, il affirme que le prodigue n'est que depuis

peu dans la maison du père et ne doit donc pas s'y sentir comme à la maison, il ne doit pas accepter les dons que lui fait le père. Bien sûr nous sommes tous des fils prodiges, et pas seulement selon nos propres biographies, mais par le courant commun des fils prodiges avec lequel nous sommes tous ensemble entrés dans l'Église. [...]

C'est pourquoi nous sommes particulièrement enclins à considérer ce don de la liberté que nous avons reçu comme quelque chose de tout à fait exceptionnel et providentiel, et chérissons cette liberté plus que tout bien-être matériel, tout attachement extérieur, tout enracinement. Nous devons donc, premièrement, défendre fermement et courageusement notre liberté chrétienne contre les attaques menées délibérément, comme contre celles menées par ignorance. Et deuxièmement nous devons nous montrer dignes de notre liberté, c'est-à-dire la remplir de la plus grande tension créatrice, brûler du plus authentique feu spirituel, la convertir en action, en œuvre inlassable de l'amour. »⁶

Aujourd'hui c'est le fils prodigue qui apparaît le plus convaincant, c'est dans les plus petites choses que se réalise le plus grand. Nous voyons à quel point la pensée de mère Marie, d'une grande ampleur, repose sur la réalisation pratique. Elle le répète dans la plupart de ses articles des années 30 : « Je ressens très fortement que l'action la plus simple est plus importante que la plus remarquable théorie ». C'est ainsi que, devenue moniale, elle fonde "l'Action Orthodoxe" (le titre est parlant).

Nous voyons donc que la pensée de mère Marie n'est jamais abstraite : d'une part, l'ampleur de sa pensée est assez incroyable, d'autre part, elle parle toujours de ce qu'elle connaît, de sa propre expérience. Si elle parle de l'eschatologie, c'est parce qu'elle est passée par une eschatologie personnelle, elle a connu "son Golgotha", une succession de Golgotha tout au long de sa vie, avec l'exil, avec la mort de sa fille de quatre ans (elle a écrit à ce propos « enterrer son enfant, c'est comme mourir soi-même »), avec la trahison aussi d'une des femmes qu'elle avait accueilli à Lourmel et qui l'a dénoncée aux allemands, et bien sûr, avec la chambre à gaz. Par sa pensée, elle touche aux destinées ultimes de l'univers mais elle en parle comme de quelque chose qu'elle connaît de l'intérieur. De la même façon, elle a vécu l'Église déjà transfigurée dans sa propre expérience intérieure. C'est pourquoi elle a parlé de l'Église eschatologique avec une telle assurance, et a appelé chacun à y participer.

Sa théologie est incarnée dans la vie la plus quotidienne – elle s'exprime à travers une expérience et des exemples connus de chacun, et qui trouvent chez le lecteur un écho très vivant. C'est ainsi, à travers des paroles toutes simples qu'elle explique sa vocation (qui l'a amenée en 1932 à devenir moniale). Elle parle de son expérience comme de la maternité – et c'est son attitude par rapport au monde, par rapport à chacun, au premier venu.

II. La Maternité

« Mon attitude à leur égard est de les réchauffer, de les adopter comme mes enfants ». Mère Marie ne parle pas ainsi d'orphelins, mais de vagabonds et d'ivrognes, avec lesquels elle passait des heures, la nuit, dans les rues et les cafés parisiens, et qu'elle essayait de convaincre d'abandonner la bouteille. La plupart des ces gens venaient ensuite à Lourmel, où chacun trouvait non seulement un repas et un logement, mais aussi un mot de consolation et d'encouragement. Souvent mère Marie a réussi à trouver du travail pour ces gens, grâce à ses nombreuses connaissances (la moniale russe à lunettes, avec de grandes bottes et souvent lourdement chargée était bien connue dans divers milieux parisiens). Elle parle de cette attitude maternelle face au monde dans la plupart de ses

4 « La guerre comme révélation », *Le Sacrement du Frère*, p. 261

5 « La guerre comme révélation », *Le Sacrement du Frère*, p. 259 ; 261

6 « La veille pour la liberté » (en russe)

articles des années 30 (en particulier dans « La mystique des relations humaines » ou dans « Le Second commandement évangélique »). Elle en parle dans des termes tout à fait étonnants : pour elle chaque rencontre est « une rencontre avec l'icône incarnée de Dieu dans le monde », car « chaque homme est vraiment l'image de Dieu, l'image du Christ, l'icône du Christ » ; « notre relation avec le monde, dans la personne de chaque individu isolé, est, nous le savons, une relation avec l'image de Dieu. En contemplant l'image nous touchons au prototype, nous entrons en relation avec Dieu ». C'est ainsi que la relation à l'homme amène à la relation à Dieu. Le visage humain peut être complètement déformé, il reste le visage du Christ qui peut être "restauré". Beaucoup ont ainsi été "restaurés" par elle, libérés des asiles de fous où ils se trouvaient parce qu'ils ne savaient pas parler français (comme Anatolij Kazatchkine qui a ensuite vécu à Lourmel comme cuisinier), ou libérés de la police et même de la prison, sur la recommandation de l'étrange moniale qui avait ses entrées dans la mairie du XV^e. Son expérience, sa sensibilité maternelle, on peut la ressentir à travers son article « Naissance dans la mort », où elle compare notre mort physique à la naissance. Pour faire comprendre et sentir la vie après la mort, elle compare notre vie terrestre à celle de l'enfant dans le ventre de sa mère. Pour lui, la naissance est comme une mort. C'est une douleur et une souffrance et un passage dans un monde inconnu, et il ne sait pas qu'il entre en fait dans une vie plus pleine et entière. De la même façon notre mort est un passage douloureux vers une vie nouvelle.

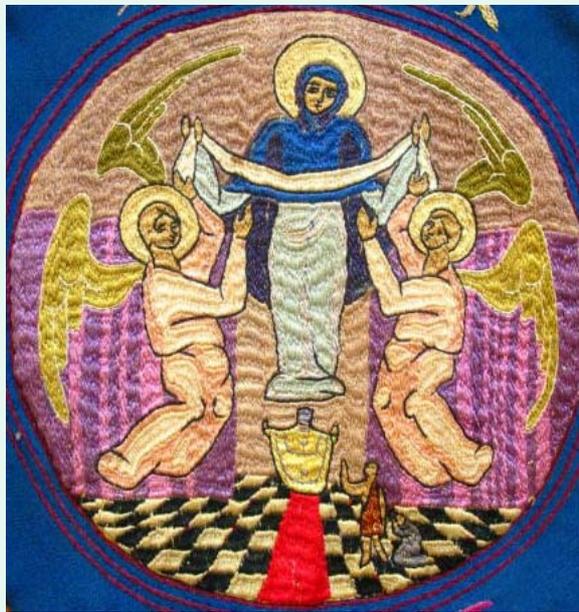
Elle trouve le fondement théologique de cette vocation maternelle dans l'image de la Mère de Dieu. Toute une série d'articles tournent autour du thème de « l'imitation de la Mère de Dieu », qui est un thème constant chez mère Marie. La *com-passion* de la Mère de Dieu qui partage pleinement les souffrances de son Fils près de la Croix, qui accepte dès son enfantement son propre chemin de croix, c'est pour mère Marie le prototype des relations humaines. L'humanité doit suivre cette voie de l'adoption filiale. « C'est justement dans cette voie de la maternité divine que nous devons chercher la justification et le fondement de notre espérance, que nous devons trouver le sens religieux et mystique de

la relation humaine authentique, sens qui sinon nous glisse entre les doigts ». « Dans la divino-maternité se sont unies la relation à Dieu et la relation aux hommes ». Je vous propose de lire un extrait où elle parle de cette *com-passion* de la Mère de Dieu comme de sa participation réelle dans la Passion de son Fils – mais aussi dans les Passions de l'humanité : « Elle continue à participer, à co-resentir, à *com-patir* à chaque âme humaine, comme alors, sur le Golgotha ». « Mère de l'humanité divine – l'Église – elle est, aujourd'hui encore, transpercée par les souffrances du corps du Christ, par les souffrances de chacun des membres de ce corps. Autrement dit, les croix innombrables, que l'humanité hisse sur ses épaules pour suivre le Christ, se transforment en autant d'épées qui, éternellement, transpercent son cœur de mère. Marie continue à compatir, à souffrir avec toute âme humaine, comme au jour du Golgotha. C'est là le plus important. La Mère de Dieu sera toujours avec nous sur notre chemin de croix. Elle se tient tout près de nous ; chacune de nos croix est son épée. »⁷. Nous avons un témoignage tout à fait bouleversant de cette théologie mariale : la dernière icône de mère Marie brodée à Ravensbrück. Nous n'avons malheureusement pas cette broderie,

7 « De l'imitation de la Mère de Dieu », *Le Sacrement du Frère*, p. 185

mais une icône a été peinte après la guerre d'après les descriptions des compagnes de mère Marie. Elle représente la Mère de Dieu qui tient dans ses bras son fils, enfant et déjà crucifié. Mère Marie écrit dans son article « De l'imitation de la Mère de Dieu », que le plus important est de ressentir ce qu'est le Golgotha pour la mère. Selon les paroles évangéliques « une épée transpercera ton âme ». Cette épée est la croix de son Fils. Et aujourd'hui, alors que selon mère Marie c'est l'humanité toute entière qui monte au Golgotha, la *com-passion* de la mère s'étend à toute l'humanité. Il s'agit donc avec cette icône d'une vision de l'humanité crucifiée, et de la relation maternelle de la Mère de Dieu que nous sommes appelés à imiter. Mère Marie voit cette humanité crucifiée dans le fait que les juifs, les orthodoxes, les catholiques, les protestants sont réunis dans les mêmes camps. La lutte du nazisme contre Israël est, en même temps, une lutte contre le christianisme, et d'après mère Marie ce n'est pas un acte politique, ni un jeu du hasard, mais le signe de la fin des temps, la réalisation de la prophétie de l'apôtre Paul, et qui est un des motifs de sa poésie : « il n'y a plus ni juifs ni grecs ».

De nouveau, nous pouvons remarquer à quel point mère Marie ne parle pas « selon la philosophie et les formulations théoriques, mais de façon très intime, personnelle, directe à partir de l'expérience de nos petites vies », d'où le poids de sa parole. Et si, au XIX^e siècle, la pensée philosophique et religieuse russe a atteint son sommet,



broderie réalisée par mère Marie pour un vêtement sacerdotal

« le but de notre temps », d'après mère Marie, est de faire de ces « jalons essentiels de la pensée religieuse russe, de ces mots devenus à nouveaux sacrés "la conciliarité" et la "divino-humanité", des jalons pratiques ». Ce chemin passe, d'après mère Marie, par un changement dans le rapport aux autres, qui doit devenir « un véritable et profond office religieux », « une liturgie hors du temple ». Elle parle de l'ecclésiatisation de la vie, de « la perception du monde entier comme d'un unique temple, décoré d'icônes qu'il convient de vénérer, qu'il convient de respecter et d'aimer parce que ces icônes sont d'authentiques images de Dieu sur lesquelles repose la sainteté du Dieu vivant ». « Une telle approche du monde et de l'homme permet seule de réunir une nature aujourd'hui fragmentée et chaotique ».

III. Marthe et Marie

« A la recherche de la synthèse » - c'est ainsi qu'est intitulé l'article où mère Marie expose ces idées. Cette aspiration à la synthèse est une des dominantes de sa pensée et de son action qui se définissent et s'accomplissent l'une l'autre.

On oppose souvent l'action et la contemplation : pour mère Marie les deux sont indissociables. La contemplation est vide sans l'action. « L'Action Orthodoxe », l'aide réelle à son prochain s'accompagne d'une pensée théologique riche et profonde, qui s'inscrit parfaitement dans la tradition de la pensée russe. Théologie qu'Olivier Clément définit comme une théologie de la rencontre, ou encore comme « le sacrement du frère », le sacrement que l'on remarque le moins, auquel on prête le moins d'attention, et que mère Marie nous rappelle avec force à travers l'exemple de toute sa vie. Toute sa vie à partir de sa conversion au Christ, d'une certaine façon même avant, mère Marie est en contemplation du mystère de la croix, sa dernière broderie en est un bon exemple. Cette contemplation n'est pas statique. Elle est une imitation, une contemplation en acte ; elle se donne aux autres comme le Christ s'est donné. On sait bien



que, cette imitation, mère Marie la mène jusqu'au bout, elle qui été trahie par celle qu'elle avait accueillie, meurt, à la place d'une autre, le Vendredi Saint. Il n'y a pas besoin de commentaires. Ici, ce sont les faits de sa vie qui parlent – et tout au long de sa vie son action est son meilleur avocat (on lui a souvent reproché toutes sortes de transgressions de toutes sortes de “normes”). A la fois, l'action est indissociablement liée, dans son cas, avec

ses réflexions, grâce auxquelles nous avons aujourd'hui une véritable théologie de la rencontre – ou une théologie de la vie : un chemin de sainteté qui apparaît comme tout à fait possible dans notre temps. Car tout ce qu'elle a fait est, dans un sens, tout à fait extraordinaire, mais reste parfaitement accessible à chacun. Rien ne dépasse les forces humaines, mais tout demande leur tension maximale. Chacun peut accomplir ce à quoi elle nous appelle. Accepter notre liberté comme “un don terrible”, accueillir le prochain comme une mère son enfant, jusqu'à sacrifier ce qui nous est le plus cher. Ce chemin est dur, mais jamais impossible. Chacun de nous est appelé à la sainteté, nous le savons bien en théorie, nous l'acceptons comme un

idéal. Mère Marie le transforme en réalité la plus profonde, et en une réalité de notre temps. La sainteté peut tout simplement devenir la vie et embraser les autres.

En conclusion,

Je soulignerais peut être encore une fois la “modernité” de son langage : vivant, imagé, il s'adresse à nous, il nous parle. Mère Marie avait l'habitude de parler avec toutes sortes de gens, elle avait le “charisme de la parole” comme se souvient son ami K. Motchoulski. De façon étonnante, ce n'est jamais un monologue car il semble qu'elle nous laisse un espace pour répondre, pour réfléchir avec elle. Elle ne cherche pas à enseigner. Sa parole n'est pas une parole édifiante (même si finalement elle l'est – on apprend énormément de choses grâce à elle). Mais tout d'abord elle nous invite à dialoguer. Le dialogue est une des formes qu'elle a le plus utilisé dans ses écrits – pas seulement dans sa dramaturgie où la forme elle-même s'y prête, mais aussi dans ses articles, où elle imagine, par exemple, une discussion entre Khomiakov, Dostoïevski, Soloviev... autour des questions éternelles de la culture russe. Et ce sont des débats passionnés et acharnés. Il y a toujours cette dimension ouverte dans ses écrits, cette invitation à la discussion, cette possibilité de prolonger, de revenir, de réfléchir à nouveau à ce qu'elle nous propose.